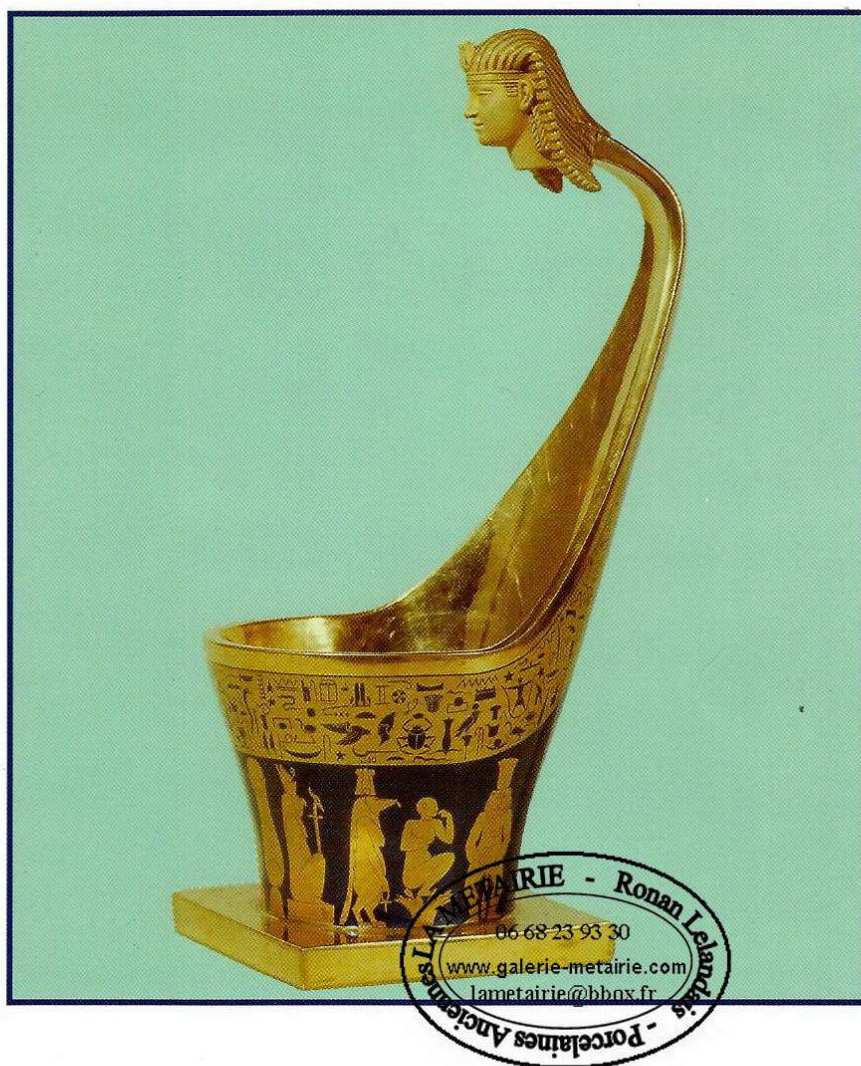


SÈVRES



REVUE de la SOCIÉTÉ des AMIS
du MUSÉE NATIONAL de CÉRAMIQUE

N° 4 • 1995

La manufacture de Vincennes-Sèvres à la recherche de la porcelaine dure 1747-1768

Antoine D'ALBIS

C'est vers 1750, grâce à l'opiniâtreté du marquis de Fulvy, que les productions en porcelaine tendre de la manufacture de Vincennes purent être comparables en qualité avec celles réalisées en pâte dure à Meissen en Saxe. On sait quelles ambitions ce succès fit naître dans l'esprit d'un groupe de financiers qui tentèrent, en toute légalité, de s'emparer du contrôle de la société par le rachat en sous-

main d'actions détenues par des actionnaires lassés d'avoir à participer à de lourdes et incessantes augmentations de capital. L'entreprise faillit aboutir, mais une intervention ferme et résolue du contrôleur général des Finances, Machault d'Arnouville, mit fin à leurs ambitions. C'est ainsi que la manufacture fut nationalisée à partir de 1751 et qu'en 1753, une nouvelle société fut mise en



1. Buste de Louis XV en porcelaine dure émaillée. L'intérieur du socle porte la marque en creux « Hanon ». On peut se demander si ce buste ne fit pas partie des essais que Pierre Antoine Hannong effectua à Sèvres vers 1762-1763. De semblables bustes en porcelaine tendre furent en effet réalisés à la Manufacture Royale à la même époque. Il se peut qu'il ait utilisé un moule en service alors.

La pâte dont le blanc tire agréablement sur le jaune ressemble beaucoup à celle de Frankenthal.

Au kaolin de Passau, Hannong mêlait entre autres, une « terre fondante » probablement ferrugineuse qui colorait légèrement la composition. H. : 0,07 m. Collection particulière.





2. Cette tasse en porcelaine dure porte la marque de Sèvres aux « L entrecroisés ». Sa lettre-date est N pour 1765. On a pensé jusqu'à présent que la porcelaine dure n'avait été produite à Sèvres qu'après la découverte du kaolin de Saint-Yrieix en 1768. Son authenticité cependant ne paraît pas faire de doute.

On peut se demander si cette tasse dont l'analyse non destructive par diffraction des rayons X a été effectuée par Françoise Treppoz, n'est pas un exemple de porcelaine dure fabriquée avant la découverte du kaolin de Saint-Yrieix, soit par Hannon avec du kaolin de Passau, soit par Macquer avec de la « terre de Lyon » enrichie d'alun de potassium.

Sèvres, Musée national de céramique. M.N.C. 22598.



3. Ecuelle en porcelaine dure de Sèvres peinte par Rosset en 1770, ors colorés vert, jaune et rouge.

On remarquera la similitude du décor avec celui de la tasse illustrée ci-dessus. La découverte à Sèvres de la porcelaine dure a semble-t-il relancé un *éphémère* mouvement décoratif dans le goût de ce que la manufacture de Meissen réalisait vers 1735. Il s'agit peut-être d'une revanche tardive de la manufacture française accusée de ne produire jusque-là que de la pâte tendre qualifiée de « fausse » porcelaine. Cette écuelle est une des premières pièces confectionnée avec du kaolin de Saint-Yrieix. Les qualités de blanc et de translucidité sont médiocres. Il semble que le premier gisement de kaolin exploité alors n'ait pas encore atteint la parfaite pureté qui fit plus tard sa réputation internationale.

Sèvres, Musée national de céramique. M.N.S. 4992.

place. Pour la protéger de toute nouvelle aventure, les statuts et le privilège qui lui furent accordés interdisaient pratiquement à quiconque de produire de la porcelaine en France, avec toutefois des exceptions pour les manufactures pré-existantes¹.

C'est précisément à cette période riche en péripiéties qu'à Strasbourg, Paul Antoine Hannon réussit pour la première fois en France à fabriquer de la porcelaine dure. Jean Hellot, directeur technique de la manufacture de Vincennes en témoigne vers 1756 de la manière suivante : « A l'égard de la porcelaine, Hannon l'a eue en 1751 ou 1752 par un ouvrier de Vienne qui resta deux mois chez lui

et qui disparut sans qu'on ait pu savoir ce qu'il est devenu ayant laissé ses hardes chez lui ». Jacques Bastian² identifie cet arcaniste itinérant comme étant le célèbre Joseph Ringler qui, ayant appris le secret à Vienne, l'aurait communiqué à Höchst puis à Strasbourg avant de l'essayer plus loin³. De son côté, Rainer Rückert nous apprend qu'en 1752, Christian Daniel Busch, peintre sur porcelaine à Meissen puis à Vienne, se trouvait également à Strasbourg⁴. C'est ainsi que, grâce à ces deux arcanistes, Paul Hannon put mettre au point sa porcelaine dure kaolinique. Compte tenu des événements qui avaient, et avec quelle violence, ébranlé

la manufacture de Vincennes et des mesures défensives qui avaient été prises, cette invention de la manufacture strasbourgeoise était destinée à encourir les sanctions les plus sévères de la part de la manufacture royale qui fit valoir ses privilèges. Après quelques négociations qui échouèrent, Paul Hannong dut s'expatrier. Il établit, grâce à la protection de Karl-Theodor, prince Electeur du Palatinat, une manufacture de porcelaine à Frankenthal, distante d'un peu plus de 100 km de Strasbourg⁵.

La manufacture de Vincennes, confortablement protégée de tout souci financier et surtout de nouvelles aventures, n'en n'était pas moins fort intriguée par les porcelaines allemandes ou orientales. On avait maintes fois réussi à fondre une pièce en porcelaine tendre dans une tasse en pâte dure. Cette dernière était à peine déformée, voire marquée, par ce rude traitement.

Avec une extraordinaire clairvoyance vis-à-vis d'une matière qu'il ne connaissait pas, Jean Hellot évoqua dès octobre 1751 la question dans un rapport qu'il adressa à Machault d'Arnouville⁶. « On a cru et l'on croit encore avoir trouvé les deux matières que les chinois employent. Si l'on ne se trompe pas et si l'on parvient à donner le beau blanc à la porcelaine qu'on veut en fabriquer, il n'y a pas de doute que la découverte ne soit très avantageuse. Les pièces que l'on en formera pourront se cuire sans support c'est-à-dire que les parties saillantes se soutiendront d'elles-mêmes dans leurs etuys. Mais alors il faudra un feu beaucoup plus fort que pour cuire une porcelaine composée comme celle de Vincennes et peut-être sera-t-il difficile de trouver d'abord des terres propres à faire des etuys qui puissent résister à ce feu sans se fesler et se fendre ».

On ne peut qu'admirer la lucidité de ce scientifique du XVIII^e siècle et constater au passage que d'actives recherches étaient donc déjà menées en France en vue de découvrir la porcelaine dure.



**CLAUDE HUMBERT GÉRIN CHANOU
ET GILLES DUBOIS. 1742-1752**

Le premier témoignage que l'on sait sur ces recherches est un contrat daté du 9 avril 1747 liant Claude Humbert Gérin à François Gravant « se promettant mutuellement un secret inviolable sur la composition d'une porcelaine de deux terres à peine contre celui qui le reveleroit ou le vendroit de 10 000 livres contre l'autre, sa femme et heritiers »⁷. De « deux terres » implique que cette pâte ne

comporte pas de « fritte ». Elle était principalement composée de kaolin et de quartz additionné d'alun de potassium et de gypse. Il s'agit d'une porcelaine dure. On n'en connaît pas d'exemple, mais elle dut être essayée et réussie⁸. On verra plus loin ce qu'il adviendra de cette formule.

Robert Millot, dans son mémoire bien connu « Origine de la manufacture de porcelaine du Roy en 1740 »⁹, décrit de façon très personnelle et pittoresque l'arrivée à Vincennes de deux arcanistes : « Il est venu deux ouvriers de la Flandre qui avaient déjà travaillé à Vincennes, c'était Gilles Dubois et Cadet Chanou qui sont venus trouver M. Boileau en lui disant qu'ils avaient une porcelaine dure immanquable et qu'ils repondaient la tête sur le bloc de réussir. M. de Verdun et M. Boileau ont loué à Sèvres le vieux chateau qui existait avant la construction de ce grand bâtiment, mais malgré leurs grandes promesses, ils n'ont pu venir à bout de faire une pièce de porcelaine s'étoit seulement une espèce de terre d'Angleterre ».

Les comptes de la manufacture pour l'année 1752 nous enseignent que cette expérience, menée dans le château de la Diane avant sa démolition avait coûté la somme importante de 1 842 livres¹⁰.

L'ÉPISODE CHRISTIAN DANIEL BUSCH 1754-1756

Le rapport financier de la manufacture de Vincennes¹¹ indique qu'en 1754, le peintre Busch accompagné du sculpteur Graf, ouvriers de Strasbourg, se rendirent à Vincennes dans le but de proposer à leur tour une formule de porcelaine dure. Un échantillon de leur pâte fut confié à Jean Hellot pour qu'il en fit l'analyse. Il factura son travail 72 livres et la somme de 718 livres fut allouée aux arcanistes pour les dédommager de leurs frais. Les visites spontanées ou non de ces spécialistes qui venaient de l'étranger étaient encouragées par l'établissement¹².

Le 8 mars 1755, Busch, accompagné de sa femme et de ses enfants, arriva par le courrier de Strasbourg¹³. Avec lui se trouvait un autre ouvrier pour l'aider dans son entreprise. Ce n'était plus Graf, mais un certain Stadelmeyer. Busch avait laissé des dettes à Strasbourg et avait emprunté 335 livres à Paul Hannong qui, ne pouvant se faire rembourser, avait dû faire saisir ses meubles. Il ne semble pas que ce dernier ait pris ombrage du départ pour Sèvres de son ancien employé puisque

la manufacture régla cette petite dette et que Paul Hannong envoya quittance à Vincennes du paiement de cette somme due par le « *S^r Busch, ci devant peintre en porcelaine attaché a ma manufacture* »¹⁴.

La manufacture de Sèvres était alors en pleine construction et il n'était plus dès lors question d'établir des ouvriers devant lesquels on déroulait, semble-t-il, un tapis rouge, au milieu d'un chantier. On loua pour cette occasion au S^r Le Roy, Marchand Oranger, une belle maison meublée dans les faubourgs de Paris « à la Petite-Pologne »¹⁵ pour un loyer mensuel de 166 livres réductible à 100 livres après les six premiers mois d'occupation. Cette maison comportait une écurie dans laquelle il était prévu de construire les fours. L'inventaire précis de la maison révèle la présence de plusieurs commodes marquetées « à la Régence », de bras de lumière en bronze doré, de lits d'Indienne à baldaquin et de miroirs à bords également dorés. Cette demeure comportait deux étages, neuf chambres et huit cheminées garnies de leurs feux¹⁶.

Le salaire de Busch était fixé à 144 livres par mois et celui de Stadelmeyer à 96 livres. Ils le percurent pendant onze mois. L'atelier fut bientôt équipé : fours, combustibles, mortiers, terre de Baden et de Strasbourg ainsi que 70 moules de Vincennes. On fit venir Bougon, le maçon de la manufacture qui construisit cinq fours qu'il eut à réparer à deux reprises, notamment à l'occasion de deux incendies qui avaient ravagé les murs et la charpente¹⁷. En onze mois, les frais s'élevèrent à 11 354 livres¹⁸. Les résultats furent très décevants, semble-t-il, et à mesure du désespoir qui s'emparait des occupants de l'atelier, on eut à plusieurs reprises à faire venir d'urgence le chirurgien Caseuille qui administra des « *médecines très composées* » procéda à de multiples saignées et traita les enfants pour une « *galle de chien qu'ils avaient* ». Le tout avait coûté 114 livres¹⁹. Puis la manufacture cessa de verser tout salaire aux époux Busch qui vendirent leurs meubles et leurs habits pour survivre. C'est ainsi que le 16 mars 1756, la femme de Busch écrivit à Verdun, l'un des administrateurs de la Société Eloi Brichard, pour implorer un secours afin de quitter la ville et « *se transporter ailleurs ou le ciel aura pitié de mes enfants* ». Verdun accorda un Louis de 24 livres²⁰.

La manufacture, désenchantée elle aussi, était pour l'instant entièrement occupée par son déménagement à Sèvres. Dès avril 1757, on adjoignit à Hellot un brillant académicien

Pierre Joseph Macquer. Il était à l'Académie des Sciences depuis douze années et avait publié deux importants ouvrages : les « *Eléments de chimie théorique* » et les « *Eléments de chimie pratique* ».

Si l'on en croit Robert Millot, la cour n'avait pas abandonné le dessein de faire réaliser à Sèvres de la porcelaine dure. Il en témoigne ainsi dans son mémoire historique : « *En 1759 il s'est fait un essai chez M^{me} de Pompadour d'une assiette de porcelaine de Hannong faite a Strasbourg, l'on a fait cuire des œufs au miroir sur une assiette sans qu'elle se casse, l'on a fait la meme experience sur une assiette de Sèvres qui fut bientôt cassée. Quelques temps après, feu Louis XV rencontra M. Boileau sur le chemin de Versailles, fit arrêter son carrosse pour lui dire qu'il venait de faire un essai d'une assiette de porcelaine faite a Strasbourg dont la compagnie de Vincennes avait fait chasser de cette ville pour aller à Franquindal; M. Boileau quelques temps après a eu l'ordre du ministre et de M. de Courteuil commissaire de lad. Manufacture; il a été décidé qu'il falloit faire un voyage a Strasbourg* »²¹.

« L'AFFAIRE » HANNONG 1759-1763

Quelle que soit la vraisemblance de ce texte, et on voit mal une assiette en porcelaine, même dure, susceptible de permettre la cuisson d'un œuf sur le plat, il n'en reste pas moins que ce fut le contrôleur général des Finances lui-même, Jean-Baptiste Bertin, qui dès lors prit les affaires en mains. Dès novembre 1759, la manufacture acquit quelques pièces de porcelaine de Frankenthal « *Peintes a chasses avec bords et rocailles dorées* »²² puis, le 21 mars 1760, il demanda à Boileau de rédiger un questionnaire qu'il adresserait à Hannong pour en recevoir les réponses appropriées.

Compte tenu de la date de ce questionnaire, on peut penser qu'il fut adressé à Paul Hannong lui-même puisqu'il ne mourut que deux mois plus tard. Ainsi, les pourparlers entre ce dernier et la manufacture de Sèvres dateraient de 1760 au lieu de 1753 comme on l'a cru jusqu'ici. A la fin de sa vie, Paul Hannong se rendait bien compte que son établissement de Frankenthal lui avait coûté beaucoup plus cher que prévu et il voyait mal comment ses deux fils et ses cinq filles se partageraient sa fortune. A l'appui de cette suggestion se trouve une lettre de son fils Pierre Antoine, adressée au comte d'Angiviller du 21 janvier 1781, deux décennies plus tard. On relève : « *on connaissait la por-*



celaine du S^r Hannong, on lui proposa d'acheter son secret, il demanda 100 000 livres et 12 000 livres de rente viagère, il mourut avant de consommer son marché »²³.

En mars 1760, le questionnaire fut envoyé à Paul Hannong qui répondit le 25 avril suivant²⁴. De sa propre main Bertin le couvrit de commentaires de son cru et le transmit à Boileau qui fort soucieux de ne pas mécontenter un si puissant personnage rédigea un mémoire comparant la pâte tendre à la porcelaine dure. Certes, selon lui, la porcelaine dure et en particulier la porcelaine de Frankenthal était « supérieure peut être à toute autre en l'exposant sans menagement à la chaleur et indubitablement supérieure, à celle de Sèvres. En revanche celle de la manufacture française, l'emportait du côté du blanc ». Prudent, le S^r Boileau ajoutait « qu'il serait fort important de faire l'acquisition de cette pâte parcequ'on pourrait la destiner aux pièces d'un usage plus commun et surtout celle qu'on expose fréquemment à la chaleur, tandis qu'on travaillerait avec la pâte (tendre) actuelle les morceaux d'ornement et principalement à la sculpture et le biscuit. Il ajouta « que les fonds de porcelaine tendre ne s'appliquent pas à la porcelaine dure et que la pâte actuelle servirait à la partie de l'art et le perfectionnement du gout ». Il ne manqua pas d'évoquer les problèmes posés par l'éloignement des matières premières, le peu de probabilités qu'on en trouvât en France et suggéra que les essais, pour éviter les frais et en particulier la construction de fours, soient fait par des observateurs attentifs dans la fabrique de Frankenthal, notant que les essais en « Petit ne sont jamais démonstratif ».

De toute évidence, Boileau était loin de partager l'enthousiasme de Bertin. C'est sur ces entrefaites que, pour le malheur des siens, Paul Hannong mourut le 31 mai 1760 interrompant ainsi des pourparlers qu'il menait sans en avoir vraiment informé sa famille. Ses deux fils étaient rivaux et s'entendaient fort mal²⁵.

Son fils cadet, Pierre Antoine²⁶, qui possédait les secrets de son père, sachant que ce dernier était en pourparlers avec Sèvres, désira mener à bien cette affaire, mais « ne sachant à qui s'adresser »²⁷ se mit en rapport avec Georges Joseph Deis, conseiller intime du prince de Hohenlohe et chargé d'affaires de sa maison. Deis demeurait à Haguenau, non loin de Strasbourg. Il informa Courteille et la marquise de Pompadour de cette affaire et de l'intervention dont il était saisi et recommanda chau-

dement Pierre Antoine plutôt que son aîné Joseph Hannong²⁸.

C'est ainsi que le frère cadet put s'adresser directement à Bertin²⁹. De son côté, Joseph n'était pas sans savoir que son père était en pourparlers avec Sèvres, et c'est par l'intermédiaire d'une parente de sa femme, la veuve Lair, une importante cliente de la manufacture, qu'il prit contact avec Boileau. Elle lui dit tout le mal qu'elle put du frère cadet.

Nécessité ayant toujours force de loi, la mort de Paul Hannong n'avait interrompu les pourparlers entre la Cour et la famille strasbourgeoise que très provisoirement. L'initiative se trouvait entièrement entre les mains de Bertin. Il n'avait dès lors plus qu'à attendre que la concurrence entre les frères ennemis lui permette de réaliser la meilleure négociation possible. Il décida d'envoyer Boileau à Frankenthal, sans même prendre la peine d'en informer Courteille qui était le seul commissaire responsable de la manufacture depuis 1751³⁰. Courteille partageait les vues de Boileau et voyait mal pourquoi, quatre années à peine après l'installation à Sèvres, dont les plans avaient été prévus pour la seule porcelaine tendre, on désirait si fort s'engager dans des bouleversements qui ne manqueraient pas de compliquer la fabrication. Finalement au courant, il rédigea un ordre de mission en bonne et due forme et recommanda bien à Boileau de l'informer de toute chose afin qu'il puisse « en parler lui même à M^{sr} le contrôleur général »³¹. C'est ainsi que Boileau, accompagné de Millot, se rendit à Frankenthal où ils séjournèrent une dizaine de jours avec Joseph Hannong qui avait la charge de la manufacture. Ils rapportèrent un peu de pâte et de la couverte qui furent essayées à Sèvres dans un petit four particulier que Macquer et Millot avaient construit dans « le pavillon du petit bois » et où les essais étaient cuits en une heure³². Sur le chemin du retour, qui fut semble-t-il fort inconfortable, Boileau s'arrêta à Strasbourg pour s'entretenir avec Pierre Antoine qu'il parut d'ailleurs préférer à son aîné³³.

Revenu à Sèvres, il rédigea un rapport circonstancié à l'attention de Bertin : Paul Hannong n'ayant pu s'entendre avec la manufacture de Vincennes, s'était fâché et avait décidé de s'établir à Frankenthal où l'Electeur palatin avait mis à sa disposition une ancienne caserne. Des bâtiments et des fours avaient été construits et Paul Hannong avait ainsi dépensé des sommes considérables, à la manufacture de Sèvres. Il recommanda l'enseigne que Karl Theodor avait dû lui prêter

(suite page 54)

(suite de la page 52.)

de l'argent. La situation était d'autant moins brillante que l'on voyait mal comment, dans ces conditions, la succession de Paul Hannong allait être réglée. En outre, Boileau toujours très septique ne manqua pas, avec une mauvaise foi insigne, d'indiquer que la porcelaine de Frankenthal était de piètre qualité : « il n'y a rien de plus médiocre que les ouvrages de cette fabrique. M. Boileau n'a dans tout le magasin pu trouver une pièce de platerie parfaite... Il est probable que les pièces qui ont été envoyées ici pour modèle ont été choisies peut être entre mille... Les ouvriers ont peu de talent et sont payés à très bas prix... »³⁴. En outre, la façon d'appliquer les couleurs à Sèvres n'a rien de répugnant, à Frankenthal elles le sont avec de l'huile d'aspic qui répand une odeur insupportable... « On ne peut enrichir les porcelaines avec de l'or... Les couleurs en particulier les verts s'enlèvent par éclats et toutes les demi-teintes ne sont pas bien fondues ce que tout le monde est à portée de juger... les couleurs en fonds sont très médiocres... »³⁵.

En revanche, la situation successorale de la famille Hannong était telle que l'on pourrait avoir le secret à bon prix car aucun des deux frères ne pourrait soutenir l'établissement très onéreux de Frankenthal.

Ce rapport fort pessimiste dut à la fois satisfaire et agacer Bertin au plus haut point.

C'est alors que Joseph proposa de vendre l'établissement de Frankenthal à la France, à condition bien sûr d'obtenir le consentement de sa Majesté Electorale. Le coût serait de 125 275 livres et il serait impensable de vendre le secret seul car alors le privilège accordé par Karl Theodor serait perdu³⁶.

Dans ces conditions, il était évident que le plus avantageux était de n'acheter que le secret à Pierre Antoine qui en était vendeur. Bertin laissa un peu le temps agir afin de faire descendre les enchères le plus bas possible³⁷.

Pour ne pas tomber dans un piège aussi classique et peut-être pour se condamner mutuellement à l'immobilisme, le 21 décembre 1760, les deux frères avaient signé devant notaire un accord s'interdisant mutuellement la vente du secret à peine de 100 000 livres pour celui qui ne respecterait pas la convention³⁸.

Elle n'empêcha pas Pierre Antoine d'entrer discrètement en pourparlers avec Boileau. Il proposa de faire acheter sa manufacture de faïence de Strasbourg par le roi. A l'aide de son secret on pourrait y faire de la porcelaine³⁹.

Finalement, le 29 juillet 1761, par devant M^e Vivien, notaire à Paris, Boileau et Pierre Antoine Hannong parvinrent à un accord qui ne concernait que le seul secret.

La manufacture de Sèvres s'engageait à acquérir les secrets de la plus parfaite des pâtes de porcelaine pour la somme de 6 000 livres à laquelle s'ajoutait une rente viagère de 3 000 livres non imposable et protégée de toute saisie.

En échange, Pierre Antoine Hannong s'obligeait à faire toutes les démonstrations nécessaires, mélanges de pâtes, de couleurs, construction de fours. Les procédés seraient enregistrés par MM. les académiciens Hellot et Macquer. En cas de difficulté au cours de l'exploitation on pourrait en tous temps faire appel à lui pour régler le problème. En outre, il communiquerait l'emplacement exact où se trouvaient les terres ainsi que le nom et l'adresse des fournisseurs. En dernier lieu il lui serait interdit « de faire usage des secrets par luy vendus soit pour luy soit en faveur d'une autre manufacture »; en outre et ceci n'était pas la moindre des conditions de la vente, la pâte ne devrait pas coûter plus que 6 sols la livre⁴⁰.

Dès que l'acte fut signé, Boileau ordonna à Pierre Antoine Hannong de se rendre à Oberzell près de Passau, alors en Autriche, afin de lui rendre compte de l'importance de la carrière de kaolin. Pierre Antoine partit pour Strasbourg

où il trouva ses affaires de famille « bien dérangées » et attendit que la manufacture lui donnât les moyens nécessaires à son voyage⁴¹.

Fin août, Pierre Antoine n'était toujours pas parti pour l'Autriche. Le 26, Boileau lui fit sentir « qu'il n'était ni seant, ni honnête de paraître si près de ses pièces... (de son argent)... et que l'on ne badine point avec les ministres à qui l'on a intérêt à donner prompt satisfaction »⁴². Pierre Antoine ne disposait d'aucune ressource. Son protecteur Georges Joseph Deis, pour complaire au ministre, se chargea fort imprudemment de toutes les dépenses de son protégé⁴³. C'est ainsi que Pierre Antoine partit pour Passau laissant à un cousin le soin de gérer pour lui le courant de ses affaires⁴⁴. Il avait préparé à l'attention de la manufacture une vingtaine de tonneaux de différentes terres qui devaient être expédiées au plus vite à Sèvres. Se doutant, mais sans aucune certitude, que Pierre Antoine avait traité avec Boileau, les co-héritiers demandèrent à l'« ameister gerant » qui exerçait les fonctions de maire de la ville de Strasbourg d'opposer une saisie sur cette expédition. Puis, dans leur colère, ils détruisirent la plupart des tonneaux à coups de hache⁴⁵.

En l'absence de Pierre Antoine, ce fut son cousin Charles François, s'il s'agit bien de lui, qui demanda la main-levée à Boileau⁴⁶. Il s'ensuivit un important échange de correspondance qui aboutit sur le bureau du contrôleur général lui-même. Des expertises furent ordonnées et le 15 septembre 1761, les matières étaient prêtes à être expédiées à Paris⁴⁷. En l'absence de Pierre Antoine, son cousin se battait sur tous les fronts : les ouvriers que l'on avait choisis pour aller à Sèvres s'étaient enfuis en Suisse probablement avec les secrets volés et la famille était au comble de la mésentente. De plus, Pierre Antoine était sans ressources et le propriétaire de son appartement, n'ayant pas perçu de loyer, avait fouillé les lieux. Il se vantait d'y avoir trouvé le secret dont il avait pris connaissance et pour couronner le tout, avait fait apposer les scellés sur la porte. En tout cas, quatre-vingt-dix quintaux de terre devaient partir pour Paris⁴⁸.

De son côté, M. de Lucé, Intendant de Strasbourg, tout en confirmant la main-levée sur l'envoi de terres par les co-héritiers « qui s'étoient portés à faire la saisie sur un faux avis », crut devoir informer Courteille de la nécessité de faire surveiller Pierre Antoine qui, Lucé en possédait la preuve, avait tenté d'approcher M. de Stanley, ministre du roi d'Angleterre, dans le but évident de vendre ses secrets à l'étranger⁴⁹.

Georges Joseph Deis, protecteur de Pierre Antoine Hannong, fut mis en demeure de s'expliquer. Il minimisa les faits, les mit sur le compte d'une campagne de calomnie de la part de la famille qui avait tellement inquiété et intimidé les deux cousins que ceux-ci n'avaient eu d'autre ressource que de trouver asile chez lui⁵⁰.

Le 1^{er} octobre, Pierre Antoine revint de Passau. Le même mois, des ouvriers qu'il avait recommandés arrivèrent à Sèvres : deux tourneurs, un enfourneur, deux sculpteurs et un anseur, avec des terres et des ustensiles⁵¹.

Les différentes expéditions de terres envoyées d'Oberzell à Paris permettent de calculer le prix de revient de la pâte de la porcelaine dure par rapport à la pâte tendre en poudre livrée par Gravant. Elle revient treize fois moins cher alors que la terre était extraite et lavée à Oberzell puis expédiée jusqu'à Passau. De là elle était chargée sur des péniches qui descendaient le Danube jusqu'à Ulm. Elle était alors transportée sur des charrettes jusqu'à Strasbourg pour y être dédouanée. Elle repartait pour Châlons puis de nouveau par voie fluviale sur la Marne puis sur la Seine jusqu'à Sèvres. Il fut ainsi transporté près de trois tonnes de kaolin pour les besoins de l'expérience⁵² qui s'ajoutèrent aux quatre vingt-dix quintaux précédemment expédiés.



En attendant, Pierre Antoine était revenu d'urgence à Paris où Boileau, peut-être alerté par les différents messages de l'Intendant de Strasbourg, le faisait attendre afin d'être fixé sur son compte. Pierre Antoine sans ressources « s'en-nuyait extrêmement » et demandait des subsides à Sèvres tout en gardant soigneusement son secret par devers lui⁵³.

Sur ces entrefaites, le 1^{er} février 1762, son frère Joseph vendit la manufacture de Frankenthal à Karl Theodor, non sans en avoir informé les co-héritiers, pour la somme de 130 000 livres⁵⁴.

C'est enfin le 16 février 1762 que Pierre Antoine Hannong, en présence de Boileau, réalisa les premiers mélanges en vue de préparer une porcelaine dure⁵⁵. Les fours étant très hétérogènes, il devait préparer quatre compositions de pâtes et de couvertes de fusibilités différentes afin que, recevant des feux inégaux, elles eussent toutes le même état de cuisson. On comprend l'agacement de Boileau qui ne manqua pas de souligner cette complexité alors que la pâte tendre était la même en quelque emplacement qu'elle se trouve dans le four. On avait installé Pierre Antoine et son personnel dans les appartements du Roi à la manufacture afin qu'il n'ait aucune communication avec les ateliers de l'établissement⁵⁶. Les premiers essais de cuisson furent plus que décevants. Pierre Antoine maintenait que ses secrets étaient parfaitement fiables et indiquait que le défaut venait du four qui était trop petit⁵⁷. Le four fut sans doute modifié, puis, au cours de l'année 1763, Pierre Antoine Hannong parvint à ses fins. Boileau en témoigne ainsi : « M. Hannong a fait à la manufacture cinq fournées différentes dont les trois premières n'ont réussi que dans quelques pièces; les deux dernières, c'est à dire celles qu'il a faites depuis son retour de Strasbourg ont eu un succès plus heureux quoy que cette porcelaine par la comparaison des pièces et parce que M. Boileau a vu dans le pays paroisse constamment et de Frankenthal »⁵⁸. Pierre Antoine Hannong n'avait que 24 ans.

L'expérience prouve que les fours de porcelaine, et à plus forte raison les fours d'autrefois, lorsqu'ils sont trop neufs et par conséquent humides ne donnent jamais de bons résultats. Plusieurs cuissons sont nécessaires pour obtenir des produits satisfaisants.

Pierre Antoine estimait avoir réussi. Le 1^{er} septembre 1763, il remit à Boileau un document de vingt-et-une pages dans lequel son secret était rédigé dans les moindres détails : emplacements des carrières, noms des fournisseurs, composition des pâtes, des couvertes, des couleurs, y compris le pourpre de Cassius, préparation de l'or par précipitation, etc.⁵⁹. Le tout est admirablement détaillé, exact, d'un abord facile et rien dans la rédaction ne trahit une quelconque intention de supercherie. Les renseignements étaient pour Sèvres entièrement nouveaux, en particulier la préparation de l'or et celle du pourpre de Cassius. La manufacture en fit amplement son profit lorsque plus tard la porcelaine dure fut en service.

Le document fut confié à Macquer pour qu'il en effectuât un commentaire. Il avait manifestement assisté aux expériences et aux démonstrations de Pierre Antoine Hannong. Son rapport est comme à l'accoutumée lumineux de clarté et de concision. On relève en particulier que le kaolin de Passau, bien qu'il soit probablement épuré sur place, lorsqu'il était lavé soigneusement contenait encore 35 % de sable qu'il fallait éliminer. On relève aussi, et ce n'est pas le moindre des secrets de la porcelaine dure, une description méthodique, attentive et des plus exactes des procédés utilisés alors pour obtenir l'indispensable cuisson en atmosphère réductrice, ce que la pâte tendre ne requirait pas. « Le bois se brule, il tombe presque en braises au bas du four où il achève de se consumer à l'aide du peu d'air qu'on admet... »

par les trous d'en bas et l'on a soin de remettre assez de nouveau bois devant les trous de manière que cet endroit soit toujours bien garni et qu'il ny ait point de clairieres »⁶⁰ sur la braise.

Pierre Antoine Hannong non seulement avait entièrement réussi sa mission, il avait en outre donné de précieuses indications aux chercheurs de Sèvres qui tentèrent ultérieurement de produire la porcelaine dure avec le kaolin de Saint-Yrieix. Comment deviner en effet que le kaolin se dissimule dans une roche friable d'aspect plutôt gris et qu'il faut l'extraire par lavage et décantation ? Comment deviner également qu'en fin de cycle, la cuisson doit être réalisée en atmosphère réductrice de façon strictement contrôlée ? Sans oxygène, contrairement à la porcelaine tendre qui doit être impérativement cuite en atmosphère oxydante.

Boileau, manifestement, craignait qu'on lui imposât de produire de la porcelaine dure dans son établissement tout neuf de Sèvres où tout avait été prévu pour la pâte tendre. Il constatait que du 1^{er} octobre 1761 au mois de mai 1764, le total des dépenses engagées pour cette expérience qu'il jugeait décevante s'était élevé à 11 165 livres 11 sols 9 deniers et rappelait qu'il avait été décidé à l'origine que le coût de cet essai ne devait en aucun cas être supporté par la manufacture, mais par « l'extraordinaire de sa Majesté », les secours accordés étant à peine suffisants pour payer les dépenses courantes. Afin de ne pas trop mécontenter Bertin il ajoutait : « Il ne paraitroit point prudent d'établir ce travail dans la manufacture du Roy sans etre sûr auparavant de trouver dans le royaume les memes terres qu'il faudroit pour cela tirer de fort loin »⁶¹.

Quoi qu'il en soit, lorsque de nouveaux arcanistes faisaient des offres de service, on leur envoyait d'abord « des tasses de porcelaines fabriquées à Sèvres suivant la méthode du sieur Hannong »⁶².

C'est sur ces entrefaites qu'il fut décidé de rechercher activement du kaolin en France. Boileau envoya du kaolin à Melchior François Parent, commis de Bertin, afin que d'efficaces recherches soient entreprises sur le sol français⁶³.

Quant à Pierre Antoine Hannong, sûr de sa réussite et d'un tempérament fort prodigue, il dépensait sans compter. Le 25 avril 1765, on lui donna généreusement 4 000 livres pour le dédommager de ses dépenses⁶⁴. Or son contrat prévoyait qu'on lui donne 6 000 livres indépendamment de ses dépenses. Craignant de ne jamais recevoir les sommes promises, il se mit en devoir de harceler l'administration pour obtenir satisfaction.

Fort des expériences qu'il avait menées à Sèvres, il désirait maintenant établir une manufacture dans les anciens locaux de Vincennes⁶⁵.

Finalement, le 20 juin 1765, le roi accorda à Pierre Antoine une rente viagère réduite à 1 200 livres⁶⁶. Du capital de 6 000 livres il n'était plus question et Pierre Antoine vivait à crédit. Le 11 juin 1768, son fidèle protecteur Georges Joseph Deis constatait qu'il lui avait prêté 18 585 livres 2 sols 9 deniers⁶⁷. Pierre Antoine n'avait pas le choix. Pour se mettre en règle vis-à-vis de Deis, il obtint du Roi que sa pension fut reversée sur la tête de la fille de celui-ci, Marie-Thérèse Deis, « sa vie durant »⁶⁸. En quinze années le capital aurait été remboursé.

C'est ainsi que tous les ans, Deis, d'une main vieillissante « suppliait M^{rs} de bien vouloir verser lad. pension » et Marie-Thérèse Deis, toujours célibataire semble-t-il, joignait au courrier de son père un certificat de vie dûment rédigé par le curé de Hagueneau.

Toujours à court d'argent, d'abord à Angiviller en 1781 puis au citoyen Berthillier en Messidor de l'an II, Pierre Antoine Hannong réclamait justice... Sa lettre fut transmise à Darcet qui en Thermidor an II répondit : « Vers 1769 ou

(suite page 56)



Manuela FINAZ de VILLAINÉ

Expert en Porcelaines et Faïences anciennes

(Membre du syndicat des Experts professionnels en œuvres d'Art et de Collection)

7, rue Eugène-Manuel - 75116 PARIS

Tél. : (1) 40.72.72.51 - Fax (1) 45.04.26.20



MOUSTIERS

Pot à eau couvert en faïence
Décor dit « de BERAIN »
Monture en étain
XVIII^e siècle
Haut : 22,5 cm

MOUSTIERS et ROUEN

Saupoudreuses en faïence
Décor de lambrequins
XVIII^e siècle
Haut : 20,5 cm et 21 cm



(suite de la page 55.)

1770, la porcelaine façon de Chine se fit aussi à Sèvres, avec des matières de France... On s'y servit alors, et on s'y sert aujourd'hui, du four chinois; le même, dont nous nous servions nous même depuis 1758 chez le cy devant comte de Lauraguais, chez qui la porcelaine dure de France a véritablement pris naissance. Nous l'y faisons avec un kaolin et un petuntse qui se trouvent auprès d'Alençon. Voiez à quoi se réduit la découverte d'Hannon⁶⁹. En 1781, Regnier avait déjà jugé la demande « deshonnête et déplacée »⁷⁰.

C'est cependant entre février et août 1763 que Pierre Antoine Hannong réussit enfin, ayant séché, modifié et rodé son four, à produire à Sèvres de la porcelaine dure.

AUTRES RECHERCHES, 1763-1764

Entre-temps, Pierre Joseph Macquer n'était pas resté inactif. Il avait certes beaucoup appris lors des essais de Hannong. Les difficultés d'approvisionnement du kaolin de Passau lui semblaient manifestes. Le 28 avril 1763, il adressa une lettre à Courteille dans laquelle il indiquait qu'ayant réalisé plus de 1200 essais, il avait réussi à produire une porcelaine dure avec des matières premières françaises, dont l'une nécessitant une préparation chimique, qui était « passable pour le blanc... ressemblant beaucoup à celle du S Hanon de Strasbourg mais sans lui être quant à présent supérieure à aucun égard »⁷¹. Macquer ne s'est aucunement vanté dans cette lettre. Il dut dès cette époque produire des pièces. Il sera revenu plus loin dans le texte sur cet épisode.

Les recherches au sujet de la porcelaine dure étaient fort actives en ces années. On sait que le comte de Lauraguais en son laboratoire cherchait activement la porcelaine. La

date incisée de « oct. 1764 ». C'est un médaillon représentant un buveur d'après Teniers, conservé au Musée Adrien Dubouché à Limoges⁷². Il s'agit d'une variété scientifique de porcelaine dure de couleur jaune, faute d'une cuisson en atmosphère réductrice. Elle est bien peu comparable sur le plan de la qualité avec les porcelaines que l'on trouvait couramment à l'époque chez les marchands de nouveautés.

LE RETOUR DE CHRISTIAN DANIEL BUSCH, 1764

Après avoir incendié à plusieurs reprises l'écurie et la charpente de la maison à la « Petite-Pologne » sans obtenir de succès dans ses recherches, Busch avait dû quitter la manufacture en 1756. Il retourna en Allemagne d'où en 1760 il apprit que Paul Hannong dont il connaissait les prétentions financières était en pourparlers avec Boileau. Le 1^{er} décembre 1760, il offrit à Sèvres ses secrets indiquant « qu'il demanderait moins d'argent que M. Hannong »⁷³. Il va de soi qu'il ne fut même pas répondu à sa lettre.

Il semble cependant qu'à cette époque il ait eu en mains des procédés de fabrication fiables car en 1761, Louis VIII de Hessen-Darmstadt le nomma directeur de la manufacture de Kelsterbach où il produisit de la porcelaine avec succès jusqu'en 1764 date à laquelle il quitta la manufacture...⁷⁴.

Il pensa que fort de sa nouvelle expérience, Sèvres l'accueillerait à bras ouverts. Il approcha le chevalier d'Aigremont, ministre du Roi à Coblenz. Celui-ci rendit compte au duc de Praslin ministre des affaires étrangères⁷⁵ qui transmit le courrier à Bertin⁷⁶.

Busch prétendait qu'on lui avait « fait éprouver des désagréments depuis son changement à la religion catholique ».

(suite page 58)

(suite de la page 56.)

Bertin accepta la proposition mais avertit que Busch ne serait remboursé de ses frais de voyage que s'il parvenait à réaliser des essais concluants⁷⁷. C'est ainsi que le 19 juillet 1764, Busch partit pour la France « ne parlant guère le françois, mais l'entendant un peu mieux »⁷⁸. Le 2 août il était à Paris où muni de sa lettre de recommandation du chevalier d'Aigremont, il essaya vainement de rencontrer Bertin. Il se rendit à la manufacture où Boileau qui le reconnut parfaitement lui réserva un accueil glacial. Il lui indiqua que le chevalier d'Aigremont n'était point chargé de recruter des hommes tels que lui pour faire des essais. Boileau lui proposa une place de peintre à 3 livres par jour ce qu'il ne pouvait accepter compte tenu de « la faiblesse de sa vue et par la supériorité de ses talents ». Informé de l'accueil peu aimable que l'on avait fait à Sèvres à Busch, Bertin somma Boileau de le recevoir⁷⁹.

En attendant, à Paris avec sa femme, Busch était couvert de dettes⁸⁰. Il s'était présenté à Sèvres avec quelques échantillons inutilisables et demandait que l'on fit venir des terres. Boileau ne voyait que des inconvénients à cette démarche qui lui semblait aussi coûteuse qu'inutile.

Bertin dut encore faire preuve d'autorité et de diplomatie. Dans une lettre rédigée à plusieurs reprises, il ordonna à Boileau de régler les dettes de Busch et de faire venir de la terre de Coblençe⁸¹.

Boileau dut céder. Il prévint cependant Busch qu'il serait puni s'il essayait encore une fois de profiter de la manufacture⁸². En janvier 1765, Busch prétendit avoir réalisé un essai satisfaisant et en demanda salaire à Bertin, mais, en avril de la même année, Boileau excédé demanda à Bertin de l'autoriser à renvoyer Busch; les matières qu'il avait commandées à Francfort n'étaient selon lui que des terres que l'on aurait pu trouver en France. En outre, le chevalier d'Aigremont aurait dû bien reconnaître que Busch « était un escroc »; de plus, ajoutait-il perfidement à l'égard de Bertin « Busch était déjà venu à Sèvres dix années plus tôt »⁸³.

Dans la plus grande misère, la femme de Busch dut encore supplier pour obtenir des secours afin de quitter la France⁸⁴. Comme l'avait prévu Boileau, cette expérience n'avait apporté que des dépenses qui s'élevaient à 1327 livres 10 sols⁸⁵.

Busch repartit pour l'Allemagne. Il fut aussitôt engagé à la manufacture de Meissen où il réussit fort bien. Il y mit au point l'utilisation du kaolin de Seilitz ainsi que le « bleu royal » à l'exemple de Sèvres. Il y mourut entouré de la considération générale en 1797.

Boileau avait manifestement organisé, à l'encontre du ministère et semble-t-il de la pâte dure, un réseau de défense passive qui fonctionnait à merveille.

LA QUERELLE ENTRE GUETTARD ET LE COMTE DE LAURAGUAIS, 1765-1766

Entre-temps, quelque peu ému par la publicité que le comte de Lauraguais devait ne pas manquer de faire à propos de sa découverte de la porcelaine dure, Guettard, le 11 novembre 1765, lut à l'Académie une communication dans laquelle il réclamait l'antériorité de la découverte. Il indiqua qu'il s'était rendu en compagnie d'un ouvrier nommé Legué ou Le Guay, près d'Alençon dans le village de Maupertuis où dès 1751 il avait trouvé du kaolin avec lequel il avait pu réaliser des échantillons de porcelaine. La mort du duc d'Orléans qui s'intéressait à ses recherches mit très vite fin à son étude. Non sans quelque perfide attention, Guettard indiqua dans son texte « le nommé Legué travaille actuellement avec M. le Comte de Lauraguais »⁸⁶.

Piqué au vif, les 22 et 25 janvier 1766, le comte de

Lauraguais, de façon fort peu convenable et très polémique, mit Guettard en demeure de montrer des échantillons datés. Il assura « que ses idées sur la porcelaine étaient de toute absurdité » et concluait « quoi qu'il en soit, je ne déteste pas les faussetés utiles parce que je pense sincèrement que la faiblesse d'esprit, qui est la folie de beaucoup de gens qui passent pour être sages, fait connaître les fautes qui ne laissent à leur suite que la honte et le ridicule »⁸⁷.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que Guettard ait en 1751 réalisé des porcelaines pour le compte du duc d'Orléans puisque dans une lettre du 26 octobre de la même année, Hendrik van Hulst, directeur artistique de la manufacture de Vincennes écrit : « J'ai aussi parlé de ce que j'ai appris d'un homme sûr qui est dans l'intérieur de M. le Duc d'Orléans, sur les idées d'établissement formé par ce prince sur la base de sa pâte »⁸⁸.

En tout état de cause, les porcelaines de Lauraguais ont un intérêt plus historique que technologique. Le kaolin de Maupertuis ne connut pas, il est vrai, une grande destinée. Au milieu du XIX^e siècle, selon Alexandre Brongniart, on fabriquait encore avec cette matière « une véritable mais assez laide porcelaine »⁸⁹.

A quoi bon en effet se quereller et s'évertuer à produire une matière, intéressante peut-être sur le plan technique, mais notoirement inférieure en qualité aux porcelaines tendres fabriquées couramment dans le pays à la même époque ?

LA PROPOSITION DE MACQUER, 1766

Dès le mois d'avril 1763, Macquer avait, on s'en souvient, écrit à Courteille pour l'informer de sa découverte d'une pâte dure dont « la beauté était au moins égale à celle de M. Hannong »⁹⁰. Le 10 février 1765, il écrivait de nouveau à Courteille pour lui rappeler son invention et joignait à son courrier des échantillons. Il indiquait : « La beauté et la blancheur seront toujours au moins égale à celles des pièces qu'il met actuellement sous les yeux de M. de Courteille »⁹¹; puis le 12 juillet 1766, il déposait à l'Académie quelques tasses en porcelaine dure de sa composition. Ce dépôt était accompagné d'une lettre cachetée qui décrivait une « préparation chimique ». Le 13 mars 1767, soit deux siècles plus tard, ce pli cacheté fut ouvert⁹².

On y lit que Macquer avait mêlé de la terre de Lyon, du quartz et du feldspath, avec une quantité importante d'alun calciné, tout comme vingt années plus tôt, en 1747, Claude Humbert Gérin avait mêlé de la terre de Liège, du quartz, du gypse et de l'alun⁹³.

Notons à ce propos que, tout comme Pierre Antoine Hannong qui en remettant son mémoire à Boileau en 1763 avait daté par erreur son document de 1753, Macquer lui-même avait daté son mémoire à l'Académie de 1756 au lieu de 1766.

L'AFFAIRE LIMPRUNN, 1767-1768

Joseph Karl von Limprunn, nommé gérant de la manufacture de Nymphenburg à Munich en 1763, avait admirablement réussi à promouvoir cet établissement. La crise financière qui affecta l'Allemagne en 1767 mit son œuvre en péril⁹⁴.

En avril de la même année, il se mit en contact avec le chevalier de Follard, ministre de France en Bavière, et lui fit valoir qu'il pourrait mettre au point pour Sèvres la porcelaine dure que l'on recherchait. Le chevalier de Follard se mit en rapport avec le duc de Choiseul, ministre des Affaires étrangères, qui transmit à Bertin. Ce courrier était accompagné de trois pièces de porcelaine de Nymphenburg⁹⁵.



Ces porcelaines furent examinées par Macquer qui depuis la mort de Hellot en avril 1766 était assisté d'un autre académicien : le marquis de Montigny⁹⁶. Les savants conclurent que ces pièces étaient fort peu différentes des porcelaines de Frankenthal qui avaient été « *exactement constatées* » trois années auparavant lors du séjour de Pierre Antoine Hannong. Ils ajoutaient que la terre nécessaire se trouvait à 193 lieues de Strasbourg et que, malgré les recherches entreprises par les physiciens, on n'avait pu en trouver de semblables en France. En outre, selon eux, la porcelaine tendre « *était supérieure pour les fonds, les couleurs et l'or* »⁹⁷.

En juin 1767, Montigny, dont l'autorité était d'autant moins discutable qu'il était le fils de Trudaine, rédigea un rapport à l'attention de Bertin. Il soulignait dans sa rédaction que Macquer était parvenu à produire une porcelaine semblable à celle de Frankenthal et il ajoutait : « *Au surplus, on envoie deux tasses de porcelaine fabriquées à Sèvres suivant la méthode du S^r Hannong et celle de M. Macquer* ». En outre, Montigny insistait sur le fait que « *des voyageurs et des patriotes s'occupent activement de rechercher du kaolin en France et que l'on est sur le point de recueillir le fruit de leurs travaux* »⁹⁸.

On peut se demander si au nombre de ces « *patriotes* » ne se trouvait pas M^{er} d'Audibert de Lussan, archevêque de Bordeaux, qui le 25 février 1767 avait convoqué Macquer chez lui pour lui remettre un échantillon de kaolin trouvé en France que lui avait procuré un certain Villaris⁹⁹.

Puis, le 25 juin 1767, Bertin informa Choiseul que les offres de M. de Limprunn étaient inutiles. A ce courrier, finalement non envoyé, devaient être jointes deux tasses en porcelaine dure produites à Sèvres. L'une par Pierre Antoine Hannong, l'autre par Macquer¹⁰⁰.

L'AFFAIRE GRONSFELD, 1767-1769

Le comte von Gronsfeld-Diepenbroeck avait acquis la faïencerie de Weesp au Pays-Bas en 1759. Trois années plus tard, grâce à la construction d'un four et à l'aide du kaolin de Passau, il était parvenu à fabriquer de la porcelaine dure qu'il produisit avec succès jusqu'à ce que, semble-t-il, il eût à faire face à des difficultés d'ordre financier¹⁰¹.

C'est ainsi qu'apprenant que la manufacture de Sèvres effectuait des recherches dans un domaine où il avait réussi, il décida de vendre son secret. Il s'adressa à Derivaux, chargé d'affaires à La Haye, qui transmit sa demande à Choiseul qui la fit porter à Bertin.

En juin 1767, la manufacture de Sèvres était saisie de cette requête¹⁰².

Montigny fut encore une fois chargé de répondre à Bertin. Son argumentation était identique à ses recommandations antérieures « *il serait inutile d'établir dans le royaume une manufacture dont le travail serait interrompu en temps de guerre ce qui arriverait infailliblement s'il fallait en prendre les matières premières en pays étranger* » et, faisant allusion aux porcelaines de Pierre Antoine Hannong et à celles de Macquer, il ajoutait : « *Il serait à propos de faire venir quelques tasses pour que l'on puisse juger si elle surpasse en transparence et en solidité la nouvelle porcelaine de France* »¹⁰³.

Bertin et Choiseul passèrent outre cette recommandation et invitèrent le directeur de Weesp, le sieur Picot, à venir à Sèvres. Le 1^{er} septembre, Picot se présentait à la manufacture. Bertin avait convoqué Boileau pour qu'il assistât aux essais¹⁰⁴.

Forcé de constater que la manufacture de Sèvres connaissait la composition de la porcelaine dure, Picot proposa de construire un four ce dont l'établissement est « *le plus grand besoin* »¹⁰⁵.

Sa proposition fut semble-t-il acceptée et Picot commanda des briques et des gazettes en Hollande. En décembre elles n'étaient toujours pas arrivées. Picot occupait son temps à construire une maquette de four. En janvier 1768, il demanda des subsides à Bertin, alléguant qu'il avait agi sur les ordres exprès du duc de Choiseul¹⁰⁶.

Bertin répondit sèchement « *vous devez attribuer le retard des effets que vous attendez au peu d'exactitude de ceux que vous avez chargé de vous les envoyer... je ne vois pas au reste pour quel motif vous demandez un dédommagement, vous n'avez reçu aucun ordre pour raison des essais que vous avez demandé de faire* »¹⁰⁷.

En mars 1768, un rapport de Boileau, Macquer et Montigny était adressé à Parent, commis de Bertin. Il insistait sur l'inutilité et le coût probable du séjour de Picot à Sèvres. Selon eux, son four était fort peu différent de celui que Christian Daniel Busch avait construit à « *la Petite-Pologne* » et il serait plus utile de faire rechercher en France du kaolin par des physiciens et des naturalistes¹⁰⁸.

Toujours courtois, mais tenace et pragmatique, Picot répondait à Bertin : « *Tous les princes de l'Europe font de la porcelaine sans avoir de terre chez eux, même en temps de guerre, car dans ce cas on peut... à cause de la modicité du prix... en avoir une belle provision... ainsi, Monseigneur j'ai lieu d'attendre ou les moyens de continuer le travail ou au moins une indemnité aux objets et à la magnificence royale* »¹⁰⁹.

La réponse de Bertin fut cinglante « *je n'ai rien à changer, je crois devoir vous mander que vous ayez à vous en retourner en vous prévenant que la Manufacture ne s'occupera plus de donner aucune suite à toutes vos propositions* »¹¹⁰.

Choqué d'être ainsi éconduit, Picot s'adressa au très influent marquis de Courtenvaux qui écrivit une lettre courroucée à Bertin. Il s'insurgeait contre les mauvais traitements que le « *Ministère* » et la manufacture avaient fait subir au S^r Picot¹¹¹.

La foudre et le tonnerre n'auraient pas eu plus d'effets sur les services ministériels. Les briques et les gazettes en souffrance à la douane furent immédiatement expédiées à Sèvres¹¹². Courtenvaux s'offrit même le luxe d'exiger que les frais en soient supportés par la manufacture¹¹³.

Entre-temps, le comte de Gronsfeld, qui avait eu le projet de vendre sa fabrique à la manufacture de Sèvres, comprit qu'il ne pourrait parvenir à ses fins. Il trouva en France, en la personne d'un M. de la Saule, un acquéreur avec qui il fit affaire. Avec une infinie politesse il en fit part à Bertin à qui il demanda d'honorer le nouvel établissement de sa protection¹¹⁴. Ce que Bertin accepta avec une extrême courtoisie¹¹⁵.

Malheureusement, les affaires du comte de Gronsfeld s'étaient gravement détériorées. Il dut quitter la Hollande sous le nom d'emprunt de La Vigne et se réfugia à Bercy¹¹⁶. Comble de malheur, arrivé en France, il s'aperçut que le Sieur de la Saule à qui il avait vendu son entreprise était un aventurier qui fut arrêté en septembre 1769¹¹⁷. Pour le sortir d'embarras, compte tenu de ses hautes protections, Bertin lui fit prodiguer des conseils par un de ses amis juristes. Celui-ci commença « *par lui inspirer un peu de calme dont il lui parut avoir grand besoin* » et remarqua « *il est presque impossible de concilier l'idée que sa réputation et ses lettres donnent de l'esprit, avec l'aveugle facilité qui l'a livré aux intriguants par lesquels il a été abusé. Je ne sais Monsieur si vous avez été instruit des actes qu'il a signés, des engagements qu'il a contractés et des risques auxquels il a été exposés... Ce n'est que par des procédures engagées à la cour des aides que je les ai connues* »¹¹⁸. Le comte de Gronsfeld repartit pour la Hollande où il mourut ruiné peu après.

(suite page 60)



VANDERMEERSCH

27, quai Voltaire - - 75007 PARIS

Tél. : (1) 42.61.23.10 - Fax (1) 49.27.98.49



Plat de forme
« Cardinale »
aux armoiries
de la famille
Pucci. Décor
polychrome
« Istoriato »
Urbino 1520,
décoré et signé
par Francesco
Xanto Avelli

(suite de la page 59.)

LE KAOLIN DE SAINT-YRIEIX, 1767

C'est en principe, on s'en souvient, que M^{sr} d'Audibert de Lussan, archevêque de Bordeaux, avait écrit à Macquer pour l'informer qu'il venait de recevoir de Villaris, son correspondant à Bordeaux, un échantillon de kaolin français¹¹⁹. Compte tenu du contexte, de la lettre ultérieure de ce prélat, de celle de Bertin à Macquer, malheureusement non datées, on peut penser que l'archevêque lui aussi s'est trompé de date et que sa lettre aurait été écrite non en 1767, mais le 25 février 1768. Dans ce cas, Macquer n'aurait pu entreprendre ses essais, avec le succès que l'on connaît, qu'au début de l'année 1768.

Quoi qu'il en soit, la découverte d'un exceptionnel kaolin a dû, à la cour comme à la ville, être considérée comme un véritable événement. D'autant que Villaris, malgré les recommandations les plus formelles qui lui avaient été faites, ne respectait pas les consignes les plus élémentaires de discrétion. En effet, dans sa lettre du 4 octobre 1768 à l'Intendant de Bordeaux, après le départ de Macquer pour son voyage de prospection, Bertin écrit de sa main : « *Prenez garde à l'indiscretion et à la légèreté du Sieur Villaris et soyez assuré que dans le moment ou on luy recommandait le plus le secret et où à peine M. l'archevêque était convenu avec moy, le sieur Villaris écrivait le tout à plusieurs personnes à Paris et que l'une d'entre elles m'en a parlé comme d'une chose en quelque sorte publique* »¹²⁰.

La « chose » était bel et bien publique. Une telle opiniâtreté, une telle obstination à trouver la porcelaine dure, provenant des instances les plus élevées de la cour, une telle série d'essais heureux ou malheureux entrepris dans la manufacture royale et dans une atmosphère de secret, le fait même



que la pâte dure ait la réputation d'être moins chère que la pâte tendre, ne devait pas manquer de susciter des passions plus ou moins désintéressées.

En effet, si malgré les frais de transport, le kaolin allemand était si peu onéreux, que dire qu'un kaolin français ?

Dans ces conditions, tous les faits et gestes de la manufacture devaient être espionnés et commentés. Le départ de Macquer et de Millot pour Bordeaux, tout discret qu'il ait été, ne dut pas passer inaperçu. Comment s'étonner alors qu'ils aient été suivis au cours de leur voyage¹²¹ ?

Un élément, certes, n'avait pas été pris en considération. Dans le prix de revient de la porcelaine, la seule pâte ne compte de nos jours que pour moins de 5 %. La plus grande partie, au moins 60 %, provient de la main-d'œuvre pour les pièces les plus simples. Il en était probablement de même au XVIII^e et que dire de celles qui sont les plus ouvragées ?

Dans ces conditions, il était illusoire de penser qu'il soit possible, même avec une matière première de faible valeur, de produire de la porcelaine à bon marché.

Pour être complet, mentionnons une dernière démarche. Elle émanait d'un ouvrier de la manufacture de Vienne. Celui-ci envoya des échantillons et prétendit pouvoir réaliser de la porcelaine dure avec des argiles « purifiées »¹²² dans un courrier adressé au duc de Choiseul le 17 janvier 1770. Voilà qui était nouveau et digne d'intérêt, puisqu'on entrevoyait ainsi la possibilité de blanchir diverses qualités de kaolin. Bien que la manufacture de Sèvres ait acquis une carrière de kaolin à Saint-Yrieix depuis le 5 mai de l'année précédente, les académiciens de Sèvres pensèrent qu'il était peut-être bon de donner une suite à cette affaire.

Ils expédièrent un courrier pour demander plus ample explication. La réponse fut évasive. On comprit que le correspondant viennois avait confondu la manufacture de Saint-

(suite page 62)

(suite de la page 60.)

Cloud, qui avait d'ailleurs à l'époque cessé toute activité, avec l'établissement de Sèvres, ce qui jeta la suspicion sur l'ensemble de ses déclarations.

Il ne fut pas donné de suite à cette affaire. La manufacture était alors trop occupée à mettre en service la nouvelle pâte dure qui posait suffisamment de problèmes.

Antoine d'ALBIS

NOTES

1. Préaud, Tamara, et Albis, Antoine d'. *La Porcelaine de Vincennes*, Paris, Biro, 1991.

2. Bastian, Jacques. *Les Hannong, étude des décors peints sur faïences et porcelaines de Strasbourg et Haguenau (1721-1764)*, Thèse de doctorat, Strasbourg, 1986.

3. Jedding, Hermann. *Europaisches Porzellan*, Munchen, Keyser, 1971, ch. II, p. 145.

4. Rückert, Rainer. *Biografische Daten der Meissener Manufakturisten des XVIII Jahrhunderts. Kataloge des Bayerischen Nationalmuseums München*, Munich, 1990. Busch, Christian. Daniel (1723-1797) apprenti peintre à Meissen (1741-1745), Vienne (1745-1748) puis à Munich Neudeck, Bayreuth (1749-1750) Goeningen, Augsburg. En 1752 à Strasbourg, à Sèvres en 1755 et 1764. Directeur de la manufacture de Kestelbach de 1761 à 1764. De 1765 à sa mort de nouveau à Meissen. Il y mit au point l'utilisation du kaolin de Seilitz qui avait été rejeté par Heroldt et Teichert. En tant que préparateur de couleurs, il y mit au point la couleur de fond « bleu royal » à l'exemple de la manufacture de Sèvres.

5. Compte tenu d'une erreur de date dans un document, 1753 au lieu de 1763, Brongniart, Alexandre (*Traité des Arts céramiques*, Paris, 1877, t. II, p. 501) et Chavagnac et Grollier (*Histoire des Manufactures françaises de Porcelaine*, Paris, 1906, p. 50) ont pensé que Paul Hannong avait vendu ses secrets à Sèvres dès 1753 et avait à cette occasion demandé le prix très exagéré de 100 000 livres et 12 000 livres de rente.

6. Arch. man. Sèvres, Y 71.

7. *Ibidem*, C 1/14/10. Le Duc, Geneviève, « Chantilly. Un certain regard vers l'Extrême-Orient, 1730-1750 ». *The French Porcelain Society*, Londres, 1993.

8. Albis, Antoine d'. « Les premières années de la Manufacture de Porcelaine de Vincennes », *Faenza*, LXX, fasc. 5, 6, 1984, p. 489.

9. Arch. man. Sèvres, Y 37.

10. *Ibidem*, F 1, liasse 7.

11. *Ibidem*, F 2, liasse 2.

12. Dans son rapport à Machault d'Arnouville du 30 novembre 1752, deux années auparavant, Hellot rapporte : « Le peintre Saxon échappé de Meissen qui vint l'été dernier à Vincennes dans l'espoir de vendre ses couleurs, trouva toutes celles qu'on lui montra supérieures aux siennes... Je ne crois pas impossible de gagner quelque ouvrier de l'intérieur de Meissen ou d'y introduire quelque emissaire adroit ». *Ibidem*, Y 73.

13. Arch. man. Sèvres, C 3/2/2.

14. *Ibidem*, C 3/1.

15. Entre les rues de l'Arcade et d'Astorg, bordant la rue de la Pépinière, derrière la cimetièrre de la Madeleine (Faubourg Saint-Honoré), quelques maisonnettes formaient autrefois un îlot qu'on appelait la « Petite-Pologne », près de l'actuelle gare Saint-Lazare. On note que ce fut également un sieur Le Roy qui loua à Casanova, quatre années plus tard en 1759, une maison meublée à la « Petite-Pologne »

comportant également une écurie et un jardin. Casanova, Jacques, *Histoire de ma vie*, Edition présentée et établie par Francis Lacassin, Paris, Laffont, 1993.

16. Arch. man. Sèvres, C 3/2/bis.

17. *Ibidem*, F 2, liasse 3.

18. *Ibidem*, C 3/1.

19. *Ibidem*, C 3/2/10.

20. *Ibidem*, C 3/2/11.

21. *Ibidem*, Y 37. Probablement rédigé vers 1780. Robert Millot qualifié par Hellot en 1751 de « bon sujet fidele affectionné » exerçait à Vincennes et à Sèvres, les fonctions de chef des fours. Intelligent, actif et fort respecté, il avait acquis une importance grandissante dans l'établissement au point, dans son mémoire, de s'attribuer le mérite de la plupart des inventions de la manufacture, si bien que son texte ne doit point être pris au pied de la lettre. En 1772, il se qualifia lui-même de « Directeur des travaux de la porcelaine de pate dure » (*Ibidem*, C 2/26). En 1784, Darcet, successeur de Macquer le jugera « fin et rusé ».

22. *Ibidem*, C 1/25.

23. *Ibidem*, C 1/28.

24. *Ibidem*, C 1/20.

25. A ce sujet et pour l'histoire des Hannong, voir Bastian, Jacques, *op. cit.*

26. A son sujet, voir : Guillebon, Régine de. « Les Fourberies de Pierre Antoine Hannong à Sèvres, Vincennes, Vaux et Paris », *Bulletin de la société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 113-114^e année, 1986-1987.

27. Arch. man. Sèvres, C 1/25.

28. *Ibidem*, C 1/25. Mémoire de Deis (1768) et C 1/25. Lettre de Deis à Boileau du 23 septembre 1761.

29. *Ibidem*, C 1/25. Lettre de Pierre Antoine Hannong à Bertin du 13 juillet 1760. Dans cette lettre Pierre Antoine Hannong se plaint que son frère Joseph l'ait, par l'intermédiaire de la veuve Lair, calomnié auprès de Boileau.

30. Préaud, Tamara et Albis, Ant. d', *op. cit.*, Paris, 1991.

31. Arch. man. Sèvres, C 1/25. Lettre de Courteille à Boileau du 27 octobre 1760 et lettre de M. de Nuit son secrétaire qui écrit : « à l'égard de la santé de M. de Courteille, il se porte bien, je ne voudrais pour luy qu'un peu de modération à table, vertu qu'il n'acquiescra jamais et qui donne sur son compte de "véritables alarmes" ».

32. *Ibidem*, Y 37. Mémoire de Millot.

33. *Ibidem*. Lettre de Pierre Antoine Hannong à Boileau du 16 décembre 1760.

34. *Ibidem*, C 1/21.

35. *Ibidem*, C 1/23. On connaît de nombreux exemplaires de porcelaines de Frankenthal peintes et dorées, fort réussies, datant de cette époque.

36. *Ibidem*, C 1/21. Lettre de Joseph Hannong à Bertin du 25 décembre (1760 ?).

37. *Ibidem*, C 1/21. Commentaire de Bertin sur la lettre ci-dessus.

38. *Ibidem*, C 1/17.

39. *Ibidem*, C 1/16/b.

40. *Ibidem*, C 1/18 et C 1/19.

41. *Ibidem*, C 1/18 et C 1/19.

42. *Ibidem*, C 1/25. Lettre de Boileau à Pierre Antoine Hannong du 26 août 1761.



43. *Ibidem*, C 1/26. Lettre de Deis du 17 juin 1768.
44. *Ibidem*, C 1/25. Lettre signée « Hannong » du 27 août 1761. Jacques Bastian consulté à propos de ce mystérieux cousin suggère qu'il pourrait s'agir de Charles François Hannong (1734-1788) qui au cours de la querelle familiale aurait pris parti pour Pierre Antoine.
45. *Ibidem*, C 1/24. Lettre de M. de Lucé, Intendant de Strasbourg, à Courteille du 19 septembre 1761, relatant des événements antérieurs.
46. *Ibidem*, C 1/25. Lettre signée « Hannong » à Boileau du 2 septembre 1761.
47. *Ibidem*, C 1/24.
48. *Ibidem*, C 1/25. Lettre du cousin signant « Hannong » à Boileau du 19 septembre 1761.
49. *Ibidem*, C 1/24. Lettre de Lucé à Courteille du 19 septembre 1761.
50. *Ibidem*. Lettre de Deis à Boileau du 23 septembre 1761.
51. *Ibidem*, C 1/16/A. Etat des dépenses faites à l'occasion des expériences du S^r Hannong commencées à la manufacture royale de porcelaine de Sèvres du 1^{er} octobre 1761 au mois de mai 1764.
52. *Ibidem*. Détail des frais du S^r Luger, transporteur.
53. *Ibidem*, C 1/25. Lettre de Pierre Antoine Hannong à Boileau du 28 octobre 1761.
54. Bastian, Jacques, *op. cit.*, p. 87.
55. Arch. man. Sèvres, C 1/25. Feuille manuscrite de Boileau.
56. *Ibidem*, Y 37. Mémoire de Millot.
57. *Ibidem*, C 1/25. Lettre de Pierre Antoine Hannong à Boileau du 8 décembre 1762.
58. *Ibidem*, C 1/23. Lettre de Boileau à Bertin (?) s.d., prob. 1763. Boileau veut dire que la porcelaine de Hannong n'est pas supérieure à celle de Frankenthal.
59. *Ibidem*, C 2/13. Secret de la porcelaine de Frankenthal donné par le S^r Pierre Antoine Hannong de Strasbourg, daté par erreur 1^{er} septembre 1753 au lieu de 1763. Cette erreur de date a probablement trompé tant Brongniart que Chavagnac et Grollier.
60. *Ibidem*, C 2/23. Commentaire de Macquer sur le secret de Hannong.
61. *Ibidem*, C 1/16/A.
62. *Ibidem*, C 3/5/b, juin 1767 et C 2/16, Macquer à Montigny : « nous avons une bonne pâte », 8 octobre 1767.
63. *Ibidem*, C 1/25. Lettre de Boileau à Parent du 4 février 1765.
64. *Ibidem*, C 1/17. Acte notarié du 27 avril 1765, copie du 1^{er} mars 1776.
65. *Ibidem*, C 1/25. Lettre de Courteille à Bertin du 18 juin 1765. Plinval de Guillebon, Régine de, *op. cit.*, p. 185.
66. Arch. man. Sèvres, C 1/26. Acte portant pension viagère au S^r Pierre Antoine Hannong du 20 juin 1765.
67. *Ibidem*, C 1/26.
68. *Ibidem*, C 1/26. Mémoire du 28 août 1768.
69. Arch. nat., Carton F 12, 1496. Je remercie Tamara Préaud de m'avoir aimablement communiqué cette importante information, qui nous apprend que Darcet participa aux travaux de Lauraguais. La date de 1758 est peut-être à mettre en doute.
70. *Ibidem*, C 1/28. Mémoire de Hannong à Angiviller du 21 janvier 1781. Bien que ce mémoire soit rédigé par Pierre Antoine Hannong lui-même, il constitue un document fort important car il donne une chronologie exacte, semble-t-il, de ses tribulations avec la manufacture.
71. *Ibidem*, C 2/14. Lettre de Macquer à Courteille du 28 avril 1763.
72. Albis, Jean d', et Romanet, Céleste, *La Porcelaine de Limoges*, Paris, Sous le Vent, 1980, p. 23.
73. Arch. man. Sèvres, C 3/3. Lettre de Busch à Boileau du 1^{er} décembre 1760.
74. Jedding, Hermann, *op. cit.*, ch. II, p. 85.
75. Arch. man. Sèvres, C 3/4. Lettre du chevalier d'Aigremont au duc de Praslin du 10 juin 1764.
76. *Ibidem*, C 3/4. Lettre du duc de Praslin à Bertin.
77. *Ibidem*, C 3/4. Lettre du chevalier d'Aigremont à Bertin du 17 juillet 1764.
78. *Ibidem*, C 3/4. Lettre du chevalier d'Aigremont à Bertin du 19 juillet 1764.
79. *Ibidem*, C 3/4. Placet de Busch à Bertin, août 1764.
80. *Ibidem*, C 3/4. Lettre de Boileau à Bertin, du 23-10-1764.
81. *Ibidem*, C 3/4. Lettre de Bertin à Boileau, octobre 1764.
82. *Ibidem*, C 3/4. Lettre de Boileau à Courteille du 12 novembre 1764.
83. *Ibidem*, C 3/4. Lettre de Boileau à Bertin, du 8-4-1765.
84. *Ibidem*, C 1/4. Lettre de la femme de Busch du 25-4-1765.
85. *Ibidem*, F 15. Comptes de la manufacture pour l'année 1765.
86. Guettard. *Histoire de la découverte faite en France des matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, Paris, Imprimerie Royale, 1765.
87. Lauraguais, comte de. *Observations sur le mémoire de Guettard concernant la porcelaine*, Paris, 1766.
88. Arch. man. Sèvres, H 1, Lettre de Hulst à Boileau du 26 octobre 1751.
89. Brongniart, Alexandre, *Traité des Arts Céramiques...*, réimpr. Paris, Dessain et Tolra, 1977, t. II, p. 503.
90. Voir note 71.
91. Arch. man. Sèvres, C 2/14. Lettre de Macquer à Courteille du 10 février 1765.
92. Ahlers, Willem Constantin. *Un chimiste du XVIII^e siècle, P.J. Macquer, 1718-1784*, Thèse de doctorat, Ecole pratique des Hautes Etudes, VII^e Section, 1969.
93. Voir notes 7 et 8.
94. Jedding, Hermann, *op. cit.*, ch. II, p. 126.
95. Arch. man. Sèvres, C 3/5/b. Lettre de Bertin à Courteille du 19 avril 1767.
96. *Ibidem*, F 8. Comptes de la manufacture pour l'année 1766.
97. *Ibidem*, C 3/5/b. Rapport de Macquer et Montigny sur la porcelaine de Munich.
98. *Ibidem*, C 3/5/b. Lettre de Montigny à Bertin du 2-6-1767.
99. Fray-Fournier. « Document pour servir à l'histoire de l'industrie et des manufactures en Limousin. Lettre de l'Archevêque de Bordeaux à Macquer du 25 février 1767 », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin*, T. XXXVIII, Limoges, 1893. Cette lettre est peut-être rédigée en 1768.
100. Arch. man. Sèvres, C 3/5/b. Lettre de Bertin à Choiseul. Présentée au travail de Bertin du 12 juin 1967 « Le ministre ne l'a pas signée parcequ'il y avait une lettre du S^r Limprunn qui rendait celle ci inutile ».
101. Jedding, Hermann, *op. cit.*, ch. II, p. 182.

(suite page 80)

